

# Lettre inédite de Philibert Commerson à Louis-Guillaume Le Monnier

Monplaisir, Isle de France, le 27 octobre 1772

-----  
Un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Nantes. Ms 2423

Le manuscrit Ms 2423 intitulé « pièces relatives à l'île Bourbon » contient, entre autres, deux lettres de Philibert Commerson. L'une est datée du 26 octobre 1772, l'autre du 27 octobre 1772.

La lettre datée du 26 octobre 1772 est presque (voir note<sup>1</sup>) la recopie d'une lettre de Commerson au ministre de Boyne en date du 17 octobre 1772, lettre transcrite par P. Cap et également par Montessus que l'on a reproduite dans notre base documentaire à cette date.

En revanche, celle du 27 octobre 1772 n'a jamais, à notre connaissance, été publiée. Comme précisé dans la lettre elle-même, c'est la quasi-copie d'une lettre datée du 18 octobre, expédiée par le vaisseau *l'Indien*, lettre dont nous n'avons pas trace. Commerson explique qu'il espère que les copies expédiées par un prochain vaisseau parviendront avant les premières. Il avait raison si les choses se sont passées comme nous le supposons.

Le vaisseau *l'Indien* avait appareillé de l'Isle de France le 20 octobre 1772. C'est sur ce vaisseau qu'avaient pris place l'intendant Poivre, sa famille, Pierre Sonnerat et l'abbé Rochon pour regagner la France. Après avoir confié à ce bâtiment son courrier pour la métropole, Commerson dut apprendre que Poivre avait prévu de faire une longue escale au cap de Bonne-Espérance, aussi confia-t-il une copie de sa correspondance à un autre vaisseau : on pense à la flûte *l'Isle de France* qui ramenait l'ancien gouverneur Desroches en France ; cette flûte appareilla de l'Isle de France le 29 octobre, et arriva à Brest le 12 avril 1773. Effectivement *l'Indien* n'arriva à Brest que le 27 mai.

La lettre du 27 octobre 1772 ne mentionne pas le nom du destinataire, mais il n'est pas difficile d'identifier M. Le Monnier<sup>2</sup>, par plusieurs détails dont le plus remarquable est le suivant : « les précautions que j'avais prises pour que ces mêmes collections fussent conservées et retombassent sous votre main si je venais à manquer ». Le Monnier argumentera un peu plus tard de la volonté de Commerson pour tenter de récupérer ses collections. Par ailleurs, plusieurs allusions à des lettres précédentes coïncident avec les lettres connues, à savoir celles publiées par Paul Cap : trois lettres de Commerson à Le Monnier, de cette même année 1772 : 30 avril, 1<sup>er</sup> mai et 10 août.

\*

Commerson mourut à l'Isle de France le 13 mars 1773. La présente lettre est la dernière que nous connaissions de lui ; nous y apprenons plusieurs choses :

- Sa santé est toujours mauvaise, même si elle semble s'améliorer un peu.
- l'intendant Maillart aimerait bien le voir partir, il lui a demandé de libérer son logement à l'Intendance.
- il se propose d'accepter toute mission en Inde ou en Chine, ou de prendre la direction du Jardin du Roi, le Monplaisir, où justement il séjourne pour se rétablir.
- On prend connaissance d'une lettre de Poissonnier du 24 octobre 1770 visant à suspendre le rappel en France de Commerson.

=====

De l'Isle de France 27 octobre 1772

Monsieur,

C'est comme par duplicata de la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire par *l'Indien*, le 18 du courant, que je crois devoir vous faire encore celle-ci parce qu'elle pourrait bien précéder la première.

Je vous y témoigne, Monsieur, tous les regrets que j'avais d'avoir été empêché de m'embarquer avec M. Poivre par le déplorable état de ma santé, une cruelle dysenterie qui me mine depuis un mois et demi ayant succédé à une longue attaque de rhumatisme goutteux. Tous ces assauts m'ont conduit jusques sur les bords de ma fosse, et j'ai épuisé le reste de mes forces dans les vains préparatifs que j'avais faits pour mon départ.

---

<sup>1</sup> En fait cette lettre du 26 octobre est un peu différente de celle du 17 octobre, comme nous l'apprenons dans la présente : « Le duplicata s'en retrouve ci-inclus avec quelques petites additions qui doivent le faire préférer s'ils vous arrivaient tous deux ensembles. ». A la date du 17 nous transcrivons la lettre et les variantes apportées le 26.

<sup>2</sup> Louis-Guillaume Lemonnier ou Le Monnier, professeur de botanique au Jardin du Roi, premier médecin du Roi, membre de l'Académie des Sciences.

Je vous représentais l'état critique où me laissait quant au reste l'éloignement de M. Poivre ... que son successeur s'était prêté comme à regret à me voir rester encore une année ici, comme la dure nécessité me le faisait demander, et à me continuer mon traitement. On m'a même dit qu'il faut que le ministre s'explique formellement là-dessus, puisque je n'avais pas de brevet pour cette colonie ; qu'en un mot, tous astronomes et naturalistes lui étaient une surcharge. M. Rochon, plein de santé, a pu, sur de semblables discours qu'on lui a tenu aussi, prendre son parti ; mais moi, tout faiblement, tout exténué que je suis, je me suis trouvé comme un autre Prométhée, cloué sur le rocher, et il faut, par surcroît de misère, que je commence par déloger d'un petit appartement dépendant de l'intendance, que j'ai toujours occupé. Jugez ce que c'est qu'un déménagement de collections d'histoire naturelle pour un homme qui ne peut faire deux cents pas sans être hors d'haleine.

Au milieu de toutes ces calamités réunies sur ma tête, je n'ai pu tourner les yeux que vers vous, Monsieur, et vous appeler à mon secours en osant vous indiquer ce que vous pourriez faire pour me sauver. Je prenais même la liberté de vous adresser une lettre que j'ai cru devoir écrire à ce sujet au Ministre, vous priant de daigner la lui présenter et l'appuyer vous-même. Le duplicata s'en retrouve ci-inclus avec quelques petites additions qui doivent le faire préférer s'ils vous arrivaient tous deux ensembles.

La première prière que je vous faisais, Monsieur, était de m'obtenir enfin le brevet en forme promis dès mon départ de Paris, si longtemps remis par M. P...<sup>3</sup>, si bien acquis, je pense, par mes services, si nécessaire enfin pour constater mon état que, faute de cette pièce, on m'a dit formellement qu'on ne m'en reconnaissait pas ici. J'en ai toujours senti les conséquences, je l'ai toujours réclamé, je vous supplie de revoir dans mes précédentes ce que je vous en disais.

On m'objecte une lettre de M. de Praslin, par laquelle j'étais rappelé, quoique j'aie produit une lettre postérieure de M. Poissonnier<sup>4</sup>, par laquelle, rétractant son ouvrage, car c'était vraiment le sien propre, il m'écrit en ces termes, daté du 24 octobre 1770.

« Sur le désir que vous m'avez marqué, Monsieur, de rester dans l'Inde, jusqu'à ce que vous ayez terminé les recherches que vous avez si bien commencées dans ce pays, j'en ai parlé au Ministre ; il y consent ; en conséquence M. Dubuq<sup>5</sup> a prévenu, ainsi que moi, M. Poivre de suspendre votre rappel, la décision n'ayant pu en être expédiée en forme (style ordinaire de M. Poiss...) par ce vaisseau dont le départ est très précipité, je remets au premier qui partira pour Chine à vous en entretenir plus au long ... etc. »

Et vous observerez, je vous prie, Monsieur, que M. de Praslin avait écrit plusieurs fois à M. Poivre de se conformer à tout ce que M. Poissonnier lui manderait relativement à la pharmacie, la chirurgie, la médecine et l'histoire naturelle qui étaient dans son département. Vous pouvez aisément donner le mot de l'énigme de mon rappel, en sachant d'ailleurs que j'avais été sacrifié à une créature de M. Poissonnier<sup>6</sup> qui véritablement n'a pas daigné prendre mes dépouilles, parce qu'une faveur plus grande l'attendait encore ..., d'ailleurs j'ai toujours été autorisé à rester par M. l'intendant, et je n'ai fait que me conformer à ses ordres, soit en allant à Madagascar, soit en demeurant à Bourbon, soit enfin en continuant mon travail à l'Isle de France.

Je vous envoyais dans ma précédente, copie d'une lettre que Messieurs les administrateurs de Bourbon, qui se sont aussi réunis pour m'y retenir, ont écrite au Ministre à ce sujet.

J'avais encore le courage de vous dire, Monsieur, que si d'après quelques jetées, quelques projets que je vous avais laissé entrevoir dans mes précédentes lettres, vous jugiez à propos de m'obtenir quelques nouvelles commissions pour l'Inde ou la Chine (en sollicitant le brevet en question, et en l'y appliquant), j'étais encore à vos ordres. Je vous demandais vos instructions, et toutes vos commissions, à supposer toutefois que je pourrai rétablir mes forces et ma santé.

---

<sup>3</sup> M. Poissonnier, ou éventuellement M. de Praslin.

<sup>4</sup> Pierre-Isaac Poissonnier est médecin conseiller d'Etat, inspecteur général de la médecine, chirurgie et pharmacie de la Marine et des Colonies

<sup>5</sup> M. Dubuq (ou Dubuc) est premier commis du ministre de Boynes, au bureau des colonies.

<sup>6</sup> La créature de Poissonnier est le médecin Munier. Voir sur cette affaire notre étude *Philibert Commerson à Madagascar et à Bourbon*.

Je vous faisais de fortes représentations sur le dépérissement dont était menacé le magnifique jardin que M. Poivre vient de laisser à l'abandon quoiqu'il l'ait vendu au Roi. Personne qui ne l'a vu ne peut comprendre quelles sont ses richesses végétales qu'il contient. Vous en verrez les procès-verbaux de vérification et les catalogues. Un jardinier ordinaire, sans nulle connaissance de botanique en est simplement chargé. Il sortait, je crois, du fonds de la chose même que je fusse, je dirai volontaire, prié d'y avoir l'œil de préférence à tout autre, puisque j'en connais même individuellement tous les plants etc. Je demandais donc si relativement à cet objet, vous ne pourriez pas placer en même temps sous votre main, et sous ma direction, ce jardin, si digne d'être conservé, ce jardin qui peut être considéré comme un entrepôt de ceux de Paris et de Trianon auxquels il pourrait fournir une infinité de choses ? Je consentirai volontiers, vous disais-je, à rester encore quelques années ici pour la conservation de cette chose publique. J'ose dire que c'est un pur zèle pour elle qui me fait ainsi parler ; et que bien loin de vouloir proposer rien qui fut désagréable à M. de Maillard [Maillard], intendant actuel, je désirerais que quelque parti que l'on prit à cet égard, il resta l'arbitre et le maître de tout.

Pour l'article de mes intérêts propres, je les remettais tous entre vos mains, ce n'a jamais été là ma plus grande sollicitude. Je demandais au surplus qu'on me restituât mon dessinateur (qu'on doit faire passer dans quelque temps à Bourbon<sup>7</sup>), si je dois continuer de travailler l'histoire naturelle quelque part que ce soit ; enfin dans le cas où je devrais partir, j'implorais par dessus tout, votre pouvoir pour sauver mes collections du pillage ou de leur ruine certaine si je les laissais derrière, leur conservation exigeant absolument que tout s'embarque même sous mes yeux et parte avec moi. Je sollicitais donc auprès de vous les ordres les plus précis, les plus expressifs et les plus complets avis. Si les marins ne sont pas bridés par de semblables moyens, il n'est pas possible de se mettre à l'abri de leur despotisme. Oui je me jetterais moi-même aux pieds du maître, s'il le fallait, pour obtenir cette grâce, et je pourrais prédire que je mourrais de chagrin si je voyais, faute de faveur, perdre ces précieuses dépouilles de tant de pays, je le dirai toujours, arrosées de mon sang et de mes sueurs.

Le reste de ma lettre roulait sur les précautions que j'avais prises pour que ces mêmes collections fussent conservées et retombassent sous votre main si je venais à manquer. Etc., etc.

La confiance, l'estime et le plus respectueux attachement étaient mes dernières lignes ; elles termineront encore celle-ci, et c'est avec les mêmes sentiments que je ferai gloire de me dire jusqu'au dernier soupir, Monsieur, votre ... Signé : Commerson.

P.S. Le paquet de graines annoncé dans la lettre précédente où le catalogue d'icelles est inclus, doit se trouver joint à celle-ci s'il n'est pas remis au cap de Bonne-espérance à M. Poivre pour vous le rendre ; j'y ai ajouté quelques nouvelles graines que j'ai fait ramasser en me faisant transporter à sa campagne sitôt après son départ. Depuis 8 jours que j'y suis, l'air pur que j'y respire, le changement des eaux (deux articles détestables au port) le régime exact que j'observe, semblent me promettre quelque [mot effacé] car je ne fais déjà presque plus de sang et je [mots effacés].<sup>8</sup> sommeil.

\* \* \*

---

<sup>7</sup> Il s'agit de Jossigny que Maillard a décidé d'envoyer à l'île Bourbon. (Base docu => 6 octobre 1772 – Maillard à Jossigny.)

<sup>8</sup> La dernière page est écrite jusqu'au dernier espace du bas de page, et l'humidité a effacé presque toute la dernière ligne et un mot de la précédente.